

Le culte

Autor(en): **Monastier-Schroeder, Louis**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **21 (1933)**

Heft 87

PDF erstellt am: **15.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-380238>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE CULTE

Robert WILL : *Le culte*. — Tome I. *Le caractère religieux du culte*. Strasbourg et Paris, Istra, 1925. xiii et 458 p. ; index des matières et des noms propres. — Religion et culte ; magie, ésotérisme, bouddhisme. Nature et forme de la communion avec Dieu. Sacrifice. Mystère. Prière. Attitudes religieuses au culte : adoration, édification. Synthèses.

Tome II. *Les formes du culte*. Paris, Alcan, 1929. x et 554 p., deux index. — Nécessité du culte. Courant ascendant (de l'homme à Dieu) et descendant (de Dieu à l'homme). Les symboles et l'évidence religieuse. Style liturgique ; ordre, contrainte ou liberté. Formes visibles, orales. Les personnes cultuelles. Gestes rituels, sacrements. Atmosphère cultuelle : le « numen », le Beau. Les temps consacrés, les lieux saints.

La voici, l'encyclopédie du culte ! Même inachevée — puisqu'un troisième tome est en gestation — elle offre, avec ses 1035 pages et ses 2387 notes au bas des pages, une masse de renseignements et de citations, de traductions, qui, sans parler des vues personnelles de l'auteur, force l'éloge et constitue un monument sans analogie dans nos Eglises. On verra plus tard, dans des études de fond, comment M. Will espère résoudre les problèmes du culte ; mais, sans nous arrêter même à d'insignifiants « errata », nous ne pouvons attendre plus longtemps pour annoncer au moins cet ouvrage et en recommander la lecture. Le caractère typographique est gros ; titres et sous-titres se détachent bien du texte ; la table, en tête de chaque volume, montre bien où l'auteur veut aller ; l'index est assez détaillé pour qu'on puisse faire une recherche rapide sur un point donné. Mais il faudra faire relier ces gros volumes, dont le fil ne tient guère ; il est presque à souhaiter qu'on ne les réédite que reliés ; une fois qu'on s'accorde la joie d'acquérir cette Somme, quelques francs de plus ne comptent guère. Cela dit, abordons l'analyse préliminaire de cette œuvre, avec toute la reconnaissance du public religieux de langue française.

I

Quel est l'horizon ouvert par M. Will aux yeux de ses lecteurs ? Ses deux tomes appartiennent (nos 10 et 21) à la grande collection des « Etudes d'histoire et de philosophie religieuses », dont la Faculté de théologie protestante de Strasbourg a déjà publié vingt-huit volumes. C'est dire qu'il ne s'agit pas d'un manuel pratique, à l'usage des officiants et des débutants. Histoire et philosophie du culte, tel est l'horizon. La langue, fort riche, n'est pas simple ; elle a trop de termes techniques ou rares pour que le lecteur moyen s'y promène à l'aise ; sans parler des mots grecs et latins, je doute qu'un « sectaire » réalise l'horreur de son « érétisme évangéliste » ... Larousse ignore une bonne trentaine des mots qui figurent ici ; mais lorsqu'on voit qu'il ignore même le mot « cultuel », on doit bien reconnaître à un auteur le droit de devancer le dictionnaire... L'affaire se complique lorsque le sens des mots diffère de celui que donne le dictionnaire ; « phénoménal », pour le public, signifie « très étonnant », mais pas pour M. Will ; « appréhension » est, d'ordinaire, « une sorte de crainte », ce qui rend le texte obscur. « Dynamie », chez M. Will, n'est plus « l'unité employée pour la mesure du travail des forces », ni « ondoyer » l'acte de baptiser sans les formes du rite catholique. Ce sont des vétilles, mais il faut avertir le lecteur que le sens des mots dépend du contexte plus que du dictionnaire.

II

L'essentiel, dans ces deux tomes, est de montrer que religion et culte sont deux termes différents, en soi et dans l'histoire, mais que, pourtant, ils cherchent constamment à se rejoindre, les diverses époques pouvant être classées d'après la prédominance de l'un ou de l'autre terme : quand c'est le second, c'est la décadence ; avec le premier seul, on a une multiplicité de formes, ce qui déroute les esprits « géométriques »... Le lecteur n'aura pas de peine à découvrir que M. Will, ami des synthèses, désire prendre aux deux termes ce qu'ils ont de fécond. Il montre donc que le but d'un culte vrai, est de « réaliser collectivement la communion divine » dans l'intérêt de celle-ci. On a procédé par étapes : sacrifices, mystères, prière s'affranchissant peu à peu de la matière pour arriver lentement à l'offrande des esprits. L'attitude des croyants s'appelle adoration quand leur âme s'élève à Dieu, édification lorsque la foi capte les forces divines.

Mais toute théorie du culte se heurte à des difficultés que la liturgie s'efforce de réduire. M. Will part de l'idée que, dans les « rendez-vous » du culte chrétien, Dieu arrive le premier (II, 38, 46). Ce qu'on appelle la « piété prophétique » rappelle cette vérité essentielle, selon Jean xv, 16. Mais le fidèle survenant, voici posé le problème du culte : comment va se faire la rencontre et le dialogue ? Fétiches, images, objets de piété ont servi tant bien que mal — plutôt mal que bien — de medium ; la répétition anxieuse de mots rituels,

de litanies, de gestes prescrits jusque dans le détail en sont la trace, même dans nos usages, et ralentissent notre marche vers ce culte « en esprit et en vérité » que Jésus a voulu, et qu'il a cru possible à des hommes, même faits comme la Samaritaine et nous. L'histoire montre que souvent le culte a été « imperméable » (II, 77), et qu'il a séparé cet homme et ce Dieu qu'il espérait unir. En tout cas, *sans la foi*, qui est personnelle, les symboles au lieu de rapprocher Dieu de l'âme l'en éloignent. Si, à de certaines natures, ils peuvent rendre des services, à d'autres ils ne sont qu'un obstacle odieux. Les fidèles du type quaker (aussi bien représentatif de la religion chrétienne que le système sacramentaire) doivent être avertis ici que M. Will tient très fort (II, 92) aux droits de la « sensibilité » des symboles, dont, pour lui, les droits sont aussi réels que ceux de la spiritualité (intuition ; pouvoir d'aller à Dieu sans les symboles). Au magisme, et à ce qu'il appelle le « rationalisme », M. Will oppose le « réalisme », le régime des symboles. S'il s'en fait l'avocat, ce n'est pas qu'il ignore le mot de Tommy Fallot (II, 107, 116, 122), pour lequel « aucun objet matériel (eau baptismale, pain et vin de la Cène), participant à la nature déchue, ne peut suffire à traduire une vérité spirituelle ; car c'est, non le symbole, mais Dieu qui sauve ». Mais on reste perplexe devant les efforts de M. Will pour conserver les symboles à titre nécessaire et pour tous les fidèles. Il dit bien (II, 201) que, lorsque le symbole agit, c'est par le Saint-Esprit. Mais, aussitôt après, il constate qu'un acte cultuel, efficace chez tel fidèle, laisse indifférent tel autre qui n'est pas moins pieux que le premier, « l'action divine se conformant *au degré de maturité* de l'assistance ». Voilà qui est habilement dit. Les échecs notoires du symbole deviennent alors des échecs du Saint-Esprit, et toute la théorie est détruite... Il faudra traiter ce point en détail, dans une étude de fond.

III

Revenons à nos deux tomes, pour les caractériser à nouveau selon la méthode qu'emploie l'auteur. Etant donné qu'il étudie non seulement un type particulier de culte, mais « le culte » en ses multiples manifestations, il faut lire les deux tomes pour avoir toute sa pensée sur chaque sujet. On peut trouver, par exemple, la matière d'une forte brochure sur la musique religieuse au culte. Mais cette matière est dispersée dans les mille pages des deux volumes. Il en est de même pour l'exposé des théories catholiques et de l'Eglise ancienne : il précède celui des systèmes protestants, mais dans chaque chapitre. Là encore, il faut lire le tout pour apprendre quelque chose ; heureuse nécessité pour qui a du temps et un esprit de suite. On tiendra compte aussi de la distance qui sépare la publication des deux tomes et de la possibilité d'une évolution dans les vues de détail. Du reste, un livre aussi vivant que celui de M. Will ne peut pas être pédant ; tous les problèmes du culte se tiennent, et la solution donnée ici peut être modifiée là selon les besoins du moment. Nous sommes, malgré toutes les concessions, dans le royaume de l'Esprit !

Sur un autre point encore, on peut constater l'inconvénient qu'il y a pour le lecteur à voir défiler sur l'écran un aussi grand nombre de pratiques religieuses. Détails et grands sujets, vus du même coup d'œil, prennent un peu le même relief ; mœurs périmées et coutumes actuelles sont là, côte à côte ; notions païennes et pensée chrétienne voisinent ; mais, parce que le brahmine ou le sauvage ont *un culte*, s'ensuit-il que le culte *chrétien* soit de même nature ? Ce n'est certes pas ce que M. Will a voulu dire ; parlant « du culte », il lui faut bien énumérer « les cultes » ; l'« objectivité » du savant n'est donc pas au service de l'apologétique directe. Et le lecteur moyen s'étonnera peut-être de voir que (II, 24) Minerve dirigeant Télémaque sous l'apparence de Mentor, et Aaron faisant une idole pour Israël (Ex. xxxii, 1) obéissent à une même « loi » de l'esprit ; l'occasion était bonne de citer Deut. iv, 15, qui s'affranchit de cette loi ; mais Deut. iv, 15 n'est pas cité, et alors Ex. xxxii, 1 passe pour être l'expression unique d'un certain idéal de culte en Israël. Dans la même page (II, 24) Jésus a l'air de n'être qu'un des figurants du cortège des médiateurs, aux côtés du Saoshyant et de Psyché ; et, ce qui est plus grave en soi, le rôle intercesseur de ce Jésus est présenté comme étant de la même espèce que celui des saints, de la Vierge et des prêtres... M. Will est, c'est bien sûr, dans sa piété personnelle, à mille lieues de permuter ainsi ses oraisons et d'aller de l'un à l'autre pour varier l'efficacité de ses requêtes ; mais l'homme simple dont je suis est mal à l'aise devant cette page, comme devant quelques autres du même genre. Et si l'on manque d'humour, on sera surpris de voir, rangés sous une même étiquette, le sorcier attifé d'un masque terrifiant, le Dalai-Lama et l'occupant de la sedia gestatoria dans l'église de Saint-Pierre à Rome. Si, par là, le lecteur devine combien de paganisme il reste dans le monde prétendu chrétien, la démonstration est parfaite !

Encore un trait qui caractérise l'œuvre de M. Will : c'est la *synthèse* qui a toute sa sympathie. L'Alsace, tendant la main à deux cultures, prédispose le philosophe non à choisir mais à unir. Cette volonté éclate dès la fin du tome I (407-426), et tout le long du tome II : voir p. 100, 152, 205, 224, 267, 442, 483, 548. Cela est généreux et souvent utile. On est conduit vers une compréhension grandissante ; on se sent pressé, en tout cas, de rendre justice aux sentiments d'autrui. Ici, toutefois, le philosophe oblige l'historien à passer au second plan. L'histoire ne fait guère de synthèses, elle se borne à en fournir les éléments ; l'histoire donne des faits, et la synthèse est une construction hors des faits. Or, chez nous en tout cas, je ne crois pas me tromper en le disant ici, il y a beaucoup d'hommes pieux, cultivés aussi, pour qui les synthèses, malgré tout ce qu'elles tâchent de conserver, restent des constructions artificielles. Ce ne sera pas avec une pleine conviction et au nom de son expérience — qui est une réalité aussi — qu'un huguenot fera rebâtir son temple pour y aménager un chœur et un autel, simplement parce que ses frères luthériens ont besoin de ce chœur et de cet autel. Nombreux, parmi nous en tout cas, sont ceux qui tâchent de con-

server la simplicité de l'âge apostolique, où, par exemple, on n'avait pas d'autel (I, 340) et où la piété semble avoir été aussi fervente qu'après la réapparition de l'autel ancien dans le culte nouveau. Mais à tous ceux qui répugnent aux synthèses, il faut redire sans cesse le devoir de *respecter* les vues qu'on ne peut s'assimiler soi-même. N'admettre *pour soi* qu'un genre de formes est le droit même de la vie ; mais il inclut le respect du droit des autres à garder ce qui les fait vivre. On peut donc suivre M. Will, sinon dans tous ses conseils de synthèse, du moins dans ceux de la largeur d'esprit — notions voisines, mais point identiques. Et surtout, en le lisant, on sera préservé du fol espoir de sauver l'Évangile en juxtaposant en un même rite ce qui est né dans des rites et des temps divers. Je pense en écrivant ces lignes à ce que M. Will essaie d'emprunter à la vieille notion romaine du *numen* (ce que la divinité a de terrifiant), qui ressuscite dans l'Allemagne d'Otto et de ses émules. Certes, elle n'est point née de la joie chrétienne, la joie des enfants qu'un Père réadmet, par grâce, à la communication de tout don parfait. Ce n'est vraiment pas la peine de décrire la magie comme une étape inférieure du culte, pour y revenir aujourd'hui ; le « numineux » moderne vaudrait-il mieux que l'ancien ? (Voir I, 39, 62, 425 ; II, 128 s., 142.)

* * *

Les quelques réserves de méthode qu'il a fallu faire tout à l'heure ne sauraient contrebalancer tout ce que l'étude de cet ouvrage peut donner au lecteur. Il sera touché de voir à quel point la piété personnelle de l'auteur finit par trier ce que le « savant » garderait sans examen. Ce maître des lois du culte sait fort bien (I, 26) que le culte, *s'il est vivant*, est essentiellement réformable, et par le dedans. C'est avec une émotion féconde que l'on quittera ces livres consciencieux et sagaces, et qu'on y reviendra souvent. Et nous, les fils de la Réforme zwinglienne, de Farel et du Réveil, ou calvinistes modernes se liant à l'*Institution chrétienne*, nous nous joindrons aux souvenirs du Luthérien d'Alsace (I, 302), de celui qui, lors du jubilé de Calvin, en 1909, entendait tous les pèlerins chanter :

« C'est un rempart que notre Dieu »,

en allemand, en français, en hongrois ou en anglais. « Ce fut une symphonie grandiose. Le remous de ce chant majestueux nous semblait porter la nef de l'Église universelle. Et nous entendions, chacun dans sa langue, tous les peuples chanter les merveilles de Dieu. »

La voix de M. Will, où se discernent tant d'accents divers, est de celles qui témoignent du Dieu Vivant, et y ramènent les fidèles — chacun le suivant comme il peut — comme il le doit à sa propre conscience, et dans la « communion des saints ».

Louis MONASTIER-SCHROEDER.